

LA MALÉDICTION DU BÉTON

Démolitions violentes et non concertées des quartiers : NON !!!

*Nous, représentants des quartiers populaires, réunis en Coordination, dénonçons les politiques de renouvellement urbain qui se font **SANS** les habitants et **CONTRE EUX**.*

*Nous exigeons : **le gel de tous les projets ANRU***

Manifeste de la Coordination anti-démolitions des logements HLM.

Leur patronyme, sans doute ancestral et fleurant bon le sable saharien, on l'avait complètement oublié, effacé par l'absurde de la situation qui leur collait aux basques. Et peu respectueux de son ascendance, on lui substitua un surnom bête et grotesque, de ceux qui jaillissent d'une inspiration aussi pauvre que soudaine : Jaipadbol, Zépadbol, ou Zipadboul, en fonction de l'accent ou de l'intonation de celui qui le prononçait. Surnom si approprié

que toute la famille avait fini par l'accepter, un peu malgré elle, résignée. Toute une famille en proie à la paranoïa et convaincue qu'un infâme complot de la mairie et de la société HLM, qui gérait la plupart des immeubles de la ville, était ourdi contre elle ; que quelqu'un s'acharnait après l'avoir désignée elle, et elle seule, afin d'être l'héroïne innocente d'un jeu pervers et absurde. Ils imaginaient très bien toute une ribambelle d'employés de bureau se tordant de rire en orchestrant leur déveine incroyable.

Jépadbol n'en démordait pas :

- 'chuis sûr qu'c'est la ville qui joue avec moi, pa'ce que chuis un p'tit travailleur 'migré et qu'i' s'amuse à m'faire tourner en bourrique !

- Mais non, faut pas croire ça Mr Jépadbol, essayaient de le rassurer ses voisins...

- Aaaah ! M'appellez pas comme ça !... Zépadbol ! Zépadbol !... J'vais vous fout' ma main dans vot' guile !... Zépadbol...

Il était devenu susceptible, un rien irascible, voyait des ennemis partout, partout des crétiens qui jouaient avec sa vie. N'importe qui d'autre à sa place serait aussi devenu parano, et quelque peu énervé.

Il y a de longues années, il avait déposé ses valises, sa femme et ses enfants dans le quartier le moins reluisant de la ville, quartier qui ne pouvait accueillir que les plus pauvres, ceux qui débarquaient tout juste en cette nouvelle et fraîche latitude ; ou qui avaient dégringolé jusqu'au dernier barreau de l'échelle sociale et s'y accrochaient tant bien que mal. Chaque jour, Zépadbol les voyaient un peu plus cassés, physiquement et moralement. Ombres errant sans but, sans la moindre énergie pour remonter la pente. Mais cet univers parfois déprimant ne l'avait pas découragé. La volonté ne lui avait jamais fait défaut, comme ce jour où il avait quitté sa terre natale, ses attaches, ses parents et ses amis. Il s'en souvenait comme si c'était hier, ce jour du grand saut, du grand changement, poussé par le puissant désir d'améliorer sa condition, d'offrir de nouvelles espérances à sa famille. La volonté ne lui avait pas manqué non plus quand il fallut vendre ses bras, ses muscles, sa sueur, à la générosité du patron qui accepta avec joie une telle énergie en marche. L'espoir était à ce prix, il le savait. Espoir, le chantier sous la pluie qui cingle le visage, le vent d'hiver qui fouette et mord la peau, espoir, les

échafaudages vertigineux et incertains, espoir, les courbatures, la fatigue, le salaire dérisoire et indécent, espoir, la lassitude dissimulée, le mépris des patrons, les brimades et l'arrogance des petits chefs. Mais il endurait tout, ravalait son orgueil, sacrifiait sa santé pour que dans l'avenir ses enfants échappent à ce qu'il appelait « toute cette merde ».

Les années passaient. Zépadbol sentait bien qu'il commençait à ployer, à se voûter, se tasser. C'était un peu comme l'espoir, pensait-il, dont il ne restait plus grand chose, juste une vague aspiration. Alors il s'en remettait aux habitudes, comme celle d'être ici, se sentant malgré tout attaché à ce pays, un peu intégré. Et plus encore quand ses enfants, devenus experts dans la langue de leur nouvelle patrie, lui apprirent le sens du mot *désintégré*.

Il ignorait que le quartier qu'il habitait depuis de longues années était vieux de près d'un demi siècle, que des milliers de gens s'y étaient succédés, qu'au gré des différents flux migratoires, des langues nouvelles étaient venues enrichir son chœur polyglotte et sa verve frondeuse. Il constatait juste que de plus en plus d'appartements restaient dans l'obscurité,

sans vie, aucune silhouette ne se montrant aux fenêtres. Sinon parfois quelques têtes de gamins qui avaient dû fracasser les portes pour les squatter. Il l'aimait bien, Mr Zépadbol, son quartier ; il n'était pas beau, mais il l'aimait bien quand même. C'était le sien ; il y était chez lui. Les liens entre les habitants lui semblaient plus forts qu'on ne voulait le laisser entendre. On ne se sentait jamais tout à fait seul ici. Lui, qui avait longtemps fait des chantiers à Neuilly - pas sur Marne ni Plaisance, l'autre, plus à l'ouest - se souvenait que cette ville l'avait presque effrayé tant elle lui était apparue froide. Il y régnait une tranquillité triste qui le mettait mal à l'aise. Il aimait pourtant le calme, mais ce calme-là confinait à l'ennui. Parfois l'été, cassant la croûte avec les potes du chantier sur un banc ou dans un square, il observait tous ces mouvements trop ordonnés, cette vie trop lisse. Les relations entre les habitants semblaient distantes, et plus encore envers les « étrangers ». Il présentait quelque chose comme des rapports, non pas de classe comme chez les plus humbles, mais de caste comme chez ceux qui vivent en vase clos, en société ghettoïsée du dedans. Il regardait d'un œil distrait les vieil-

les et encore belles poules, ridées et fardées, puant le luxe, qui se tenaient bien plus droites que sa femme, un peu pliée et tassée d'avoir tout porté sur le dos et dans le ventre. Jamais il n'aurait voulu vivre dans une telle ville. Elle non plus ne voulait pas de lui et de sa descendance, se protégeant de l'invasion d'indésirables. Elle le tolérait juste pour bâtir et entretenir ses immeubles. Alors il ne comprenait pas pourquoi on faisait une telle réputation à son quartier, où pourtant on était plus accueillant, où l'orgueil n'était pas mépris, juste fierté de réprouvés. Les gens ne lui semblaient pas plus sauvages qu'ailleurs. Plus pauvres, oui.

Alors quand il apprit que la Ville avait un projet de rénovation de grande ampleur pour son quartier, il se réjouit. Mais quand les précisions se firent, soufflées par la rumeur ambiante, il s'inquiéta. Il savait que pour rénover il fallait commencer par casser un peu ici et là. Détruire en partie l'ensemble qui avait pourtant été une référence urbanistique à sa création, comme lui avait appris ses plus anciens voisins. Aujourd'hui le discours entendu disait tout le contraire. On ne lui trouvait plus que des défauts. Mais les experts devaient sa-

voir de quoi ils parlaient, pensait-il. Les mêmes avaient constaté que les fondations d'un des immeubles manquaient de stabilité. La rénovation commencerait par lui. Ça contrariait Zépadbol, car il s'agissait précisément de son immeuble. Et il n'était guère pressé de le quitter.

Pourtant avant deux ans il devrait partir. Mais où ? Les villages alentour s'agrandissaient en lotissements populeux, des villes nouvelles poussaient pas loin d'ici, chez l'ami Mickey.

Zépadbol était attaché à son quartier, il n'avait pas envie de s'en aller. Il se sentait en sécurité avec ceux de sa condition, Français et immigrés. Ici il connaissait. Ailleurs il devrait affronter un nouvel inconnu, où on pourrait peut-être le désintégrer, comme aimaient à le répéter ses enfants en riant.

Les propositions arrivèrent. Pour la plupart, des appartements du quartier. Agréable surprise selon lui car il pourrait ainsi rester dans le coin et profiter des futures rénovations. Il ne savait pas trop en quoi elles consistaient, mais pour lui, ça ne pouvait tendre que vers le mieux. Ses enfants n'étaient pas aussi optimistes et désapprouvaient son choix de ne

pas partir plus loin. Ils avaient envie d'ailleurs, mais il imposa son autorité paternelle et eut le dernier mot.

Il ignorait que la société qui gérait ces immeubles soumettait en priorité ce quartier à toutes les demandes formulées. Car il se vidait de ses habitants comme un panier percé. Ceux qui partaient ne revenaient jamais. Et il n'avait aucun atout pour attirer de nouveaux locataires, pas même la modicité des loyers. Le délabrement des bâtiments était une réalité connue, et la réputation du quartier dissuadait quiconque de s'y installer.

Zépadbol était bien loin de toutes ces considérations. Et puis sa femme avait encore moins envie de partir que lui. Depuis leur arrivée, elle n'avait que rarement dépassé les limites du quartier. Elle se sentait profondément chez elle ici, plus encore que son mari. Comme la plupart des mères au foyer, c'était elle qui s'y accrochait le plus. Elle le quitterait à regret et resterait toujours un peu nostalgique. Ses voisines, ses amies de palier lui manqueraient. Une grande partie de sa vie s'était faite ici. L'ailleurs l'inquiétait un peu.

L'immeuble commença à se vider. Chaque mois, chaque semaine des anciens entas-



saient meubles et affaires dans l'ascenseur et quittaient les appartements. Une étrange ambiance régnait qui déconcertait Me Zépadbol. Elle se demandait ce que ressentirait le dernier habitant, seul parmi tous ces logements vides, quand plus aucun bruit ne viendrait du voisinage, quand aucun cri d'enfants ne résonnerait plus dans les couloirs et les escaliers. Elle imaginait un silence et un isolement angoissants.

Certains habitants restèrent dans le coin, beaucoup partirent pour d'autres quartiers, d'autres villes. Bientôt les Zépadbol suivirent le mouvement et transportèrent meubles, valises et cartons quelques deux cents mètres plus loin. Tout à pied, porté avec l'aide de la famille ou des voisins à travers la pelouse clairsemée qui séparait les immeubles. L'appartement était identique. Seul l'étage les perturba quelque peu. Du sixième, ils passaient au dixième. Mais la vue leur plaisait davantage, d'un côté elle s'élargissait sur la campagne, de l'autre elle embrassait tout le quartier. Ce vaste panorama les séduisit. Ils eurent l'impression de pouvoir y rêver plus fort, de pouvoir projeter plus loin leurs espoirs.

Après le départ du dernier habitant, l'im-

meuble fut enfin démoli. Me Zépadbol assista à l'évènement avec d'anciennes voisines. Aucune ne put retenir ses larmes. C'était un déchirement de voir partir en fumée dix-huit années de souvenirs. La voix encore vibrante d'émotion, elle confia ses impressions à son mari. Il trouvait ridicule de pleurer pour du béton qui disparaît. Il la moqua gentiment. Pourtant, peut-être que lui aussi aurait ressenti quelque chose s'il avait vu la barre tomber. Il posa la main sur l'épaule de son épouse et l'attira contre lui. Debout devant la fenêtre du salon ils restèrent longtemps silencieux, bercés par une douce nostalgie. Ils regardaient ce qui restait de l'immeuble, des tonnes de gravats entourés par une palissade grise déjà décorée de taggs et de graffitis. C'était un spectacle de désolation. Il perdura au point que tout le monde s'y habitua, jusqu'à en oublier la rénovation promise. Puis un jour enfin apparurent des camions et des pelleteuses. Lentement elles déblayèrent les décombres du bâtiment. Ne resta qu'un grand vide. Et puis plus rien ne se passa. Alors de nouveau on oublia la rénovation. La vie reprit en ce nouveau paysage. Seul le large espace laissé par l'immeuble disparu rappelait son exis-

tence passée. Rien de plus. La page était bel et bien tournée. Arrachée, disaient ceux qui la regrettaient.

Quelques mois s'étaient écoulés quand une nouvelle rumeur investit le quartier, l'envahit pour ne plus le quitter. La promesse de rénovation se précisait, en même temps qu'était annoncée la prochaine destruction d'un nouvel immeuble. Peu de temps après un chantier s'installa sur l'emplacement de l'ancienne barre, les ouvriers s'y activaient. Les suppositions allaient bon train pour savoir ce qui s'y construirait. On parlait de maisons individuelles, de jardins... De piscines peut-être... Zépadbol n'y prétendait même pas. Une maison, rien qu'à lui ?... Non. Que le quartier change et s'embellisse lui suffisait. Songeur, il observait distraitement l'avancée des travaux depuis sa fenêtre. Sa femme avait un mauvais pressentiment. Elle redoutait le pire.

- Et si' fallait encore déménager ?

- Pourquoi ?... S'i' nous ont recasés ici, c'est qu'i'z' ont pas prévu de détruire !

- Dieu t'entende...

Mais Dieu était sourd, et la société HLM, qui les avaient relogés ici, tout à fait inconsé-

quente. L'intuition féminine eut une fois encore raison. A la loterie des poissards, la famille Zépadbol ! Avant huit mois il leur faudrait tout recommencer, trouver un nouvel appartement, leur barre s'effondrerait elle aussi.

Zépadbol ne décolerait pas.

- On m'en veut, c'est pas vrai ! On veut que j'rentre chez moi ou quoi ?

J'y suis, j'y reste ! Bordel, vous m'aurez pas comme ça !

- Papa, tu sais quoi, s'exclama son fils, on se croirait vraiment chez Kafka !

- C'est qui c'ui là ? Un bon à rien d'la mairie ?

- Non, c'est un écrivain qui...

- Qui bosse à la mairie ?... Ca m'étonne pas !... Bons à rien... Kafka, Zépadbol ! On s'fout d'ma guile !... Ton Kafka i' va faire quoi pour moi ?... Qui vienne qu'j'lui foute ma main dans sa guile !...

Sa colère retombée, la raison recouvrée, Zépadbol s'abstint de se rendre à la mairie pour crier ce qu'il avait sur le cœur. Mais il était maintenant décidé à quitter le quartier, car la rénovation ferait tomber les immeubles un par un. Il pourrait les habiter tous, et dé-

ménager tous les six mois pendant quelques années encore. Pourtant cette fois aussi les offres concernaient les immeubles voisins. Il attendit encore un peu, le sourire crispé, qu'on lui propose un appartement dans le plus vaste quartier HLM de la ville, de l'autre côté du canal. Comme il était plus récent, aucune rénovation brutale ne le menaçait. Quand cette proposition arriva enfin, tout le monde était d'accord pour partir, sauf madame qui traînait les pieds et ne voulait pas lâcher ses copines, le thé, les gâteaux, et les bavardages qui remplissent bien les après-midi.

- T'auras juste à traverser le canal ! On rentre pas au pays, on déménage à dix minutes d'ici !... Et puis, c'est plus calme là-bas...

- Plus calme ?... T'as vu qu'est-c' qu'i z'ont fait les petits voyous ?...

- Bah... la police a dû leur faire que'qu'chose, du mal, pour qu'ils posent une bombe devant l'commissariat... I' z'ont tué personne... Sinon c'était la police qu'était désintégréée...

- Y a des voyous, comme ici...

- Si tu veux, tu restes !

Peu convaincue, elle suivit néanmoins le mouvement, les valises, les cartons, et le dé-

ménagement qui se fit cette fois à l'aide de la voiture familiale.

La vie, l'école, les chantiers, le thé et les gâteaux, tout continua comme avant, juste un peu plus loin, avec de nouveaux voisins, les gentils et les emmerdeurs. De l'autre côté, deux barres étaient encore tombées. Une autre suivrait bientôt. Zépadbol ne regrettait pas son choix. Pourtant, ce quartier plus récent commençait lui aussi à se dégrader, à se vider de ses habitants. L'atmosphère et le climat se faisaient plus lourds. Seuls les anciens, ceux qui avaient grandi en même temps que les immeubles, percevaient ce changement. Mais Zépadbol s'y plaisait. Sa femme, non.

- J'aime pas ici... On aurait dû rester là-bas...

- Toi et tes copines !

- C'est pas bien ici.

- On retournera pas là-bas ! De toute façon i' cassent tout ! Tu veux habiter où ? Tu crois qu'on a l'choix d'aller habiter ailleurs ?...

Elle savait qu'ailleurs ce n'était pas pour eux. Il fallait se faire une raison. Alors le quotidien reprit ses habitudes, langoureusement, distillant ses longues phases d'ennui.

De l'autre côté du canal, la rénovation n'était pas très avancée. Quelques maisons avaient été construites, plutôt maisonnettes, sorte de préfabriqué amélioré et vite monté. A dominante rose, elles tenaient davantage de la maison d'une Barbie prolo qui attendrait son Ken rentrant du turbin, que du pavillon résidentiel. Elles allaient par groupes, collées les unes aux autres cherchant à empiéter sur la surface minuscule de la voisine, poussant ses murs, étalant par devant un petit bout de jardin, comme pour donner aux pauvres l'impression qu'ils ne l'étaient plus.

Zépadbol n'était pas intéressé par ces maisons propres. Plus grand-chose ne l'intéressait. Il était soucieux. Un ancien lui avait dit qu'on avait dû lui lancer une malédiction depuis le bled, un maraboutage en bonne et due forme. Il était sombre, taciturne, songeur. Le monde semblait lui en vouloir ; il en voulait au monde. Il n'y croyait pas, ne pouvait pas y croire. C'était son fils, un courrier à la main, qui avait crié :

- Papa, je te l'avais dit... c'est Kafka !
- Quoi, Kafka ? Qui Kafka ? Tu m'veux quoi avec ton Kafka ?...
- Faut qu'on déménage !

Il s'effondra presque. C'était sûr, il était maudit. Pas d'autre explication.

Il hurla, insulta, gémit, menaça, maudit à son tour, sanglota, mais rien n'y fit. Tous les employés qui le recevaient s'affaissaient sur leur chaise, s'excusant maladroitement, essayant vainement de trouver des raisons, et surtout des explications à ces faits regrettables. Ils comprenaient sa colère tout en la subissant. Lui ne comprenait plus rien à rien.

- Et Kafka, où qu'il est ?

- Qui ? répondit craintivement une responsable de la société immobilière.

- Y a pas un KafKa qui travaille ici ?

- ?...

- App'lez-le moi qu'j'lui foute ma main dans sa guile !

- Mais monsieur, si on détruit votre immeuble c'est parce qu'il est insalubre, et ensuite on construira de nouveaux immeubles, mais plus petits, plus humains...

- Pa'c'que l'mien l'est pas humain ?

- Si... c'est pas ça... c'est... Et puis vous serez prioritaire si vous voulez habiter ces nouveaux appartements...

- Mon cul, prioritaire ! Partout où j'vais i' cassent !... J'ai fait quoi, moi ?

- Oui...

- J'veais m'ach'ter une caravane et vivre comme les gitans... Z'ont raison... On casse pas leurs caravanes... L'autre quartier, d'accord, il devenait tout pourri, mais ici...

- Vous savez, il y a longtemps que ces projets de démolition ont été décidés...

Un lourd silence envahit la pièce. Les deux interlocuteurs demeurèrent figés un long moment. Zépadbol, droit dans ses bottes, sentait son corps vibrer de colère. Inquiète, la responsable de l'agence se tassait sur sa chaise. Elle avait prononcé la phrase qu'elle n'aurait pas dû, révélant ainsi la véritable politique de la ville. Zépadbol était plus convaincu que jamais qu'on avait joué avec lui, que rien n'était dû à un malheureux hasard ni à une quelconque incompétence. Alors il insulta l'employée, la ville, Kafka, la mairie, la France, les artificiers, les pelleteuses, les copines de sa femme, le thé à la menthe, et sortit en pleurant.

La ville finit par prendre enfin son cas en considération, et expia ses fautes en lui réservant en priorité une des petites maisons poussées sur les cendres du premier immeuble

qu'il avait habité. Il était décidé à ne jamais la quitter, sous aucun prétexte, à ne laisser aucune force la désintégrer. Pour l'heure, il n'était plus question de rénovation dans le coin, pas avant longtemps sans doute. Quand parfois passaient à proximité une pelleteuse, une grue, il sortait menacer de son poing les ouvriers qui les conduisaient, rentrait précipitamment chez lui, s'enfermait à double tour et derrière ses rideaux observait la rue en tremblant.